

Culture & Société

Culture Société
Gastro Ciné Conso
Sortir Les gens

Psychologie

Les dessins des enfants sont très bavards

«Dessine-moi un mouton» aide à décoder les productions des petits. Explications avec sa coauteure Graziella Pettinati

Caroline Rieder

Inciter ses enfants à prendre le crayon ne sert pas seulement à les occuper ou à développer leur créativité. Avec les œuvres exécutées surgit une foule d'indices pour mieux comprendre les artistes en herbe. Si des livres expliquent depuis belle lurette comment interpréter ces productions, ils ne sont pas toujours faciles d'accès pour les non-spécialistes. «La plupart, écrits par des psychiatres et des psychologues, sont rédigés dans un langage assez technique», explique Graziella Pettinati, spécialiste québécoise du geste graphique. Elle a rédigé *Dessine-moi un mouton* avec Joe-Ann Benoit, formatrice en petite enfance. Paru d'abord au Québec, puis en France, l'ouvrage fournit aux parents des clés simples pour décoder les dessins de leur progéniture. Il s'appuie sur des bases théoriques, notamment en graphologie et en psychanalyse, mais aussi sur les pratiques de terrain des auteures. Celles-ci ne prétendent toutefois pas se substituer au recours à un spécialiste lorsqu'on soupçonne un problème psychologique ou comportemental. «L'ouvrage se veut simplement une ressource de plus dans la boîte à outils des parents pour mieux connaître leur enfant. Il permet d'avoir accès aux émotions qui ne s'expriment pas par les mots. Parfois, des enfants souriants font des dessins tristes, il faut se demander ce que cela cache.»

Le livre offre en préambule quelques repères fort utiles pour savoir à quel croquis s'attendre à quel âge. De 1 an à 1 an demi jaillissent des gribouillis informes. A 2 ans, ils deviennent circulaires. A 3 ans environ apparaît le premier dessin figuratif: le soleil; à 4 ans émerge le bonhomme tétard, fait d'un rond et de deux traits pour les jambes. Dès 5 ans, les thèmes se diversifient au gré des intérêts. Les tentatives de perspective viennent plus tard, et un style personnel émerge après 10 ans.

Quel que soit l'âge, «tout dessin est un cadeau livré par l'enfant, il faut y porter

attention, et l'accueillir sans jugement esthétique», relève la spécialiste. Et plutôt que de se livrer à une interprétation hasardeuse, mieux vaut demander: «Raconte-moi ton dessin.»

Décoder sans en parler à l'enfant

Les créateurs en culotte courte étant parfois peu loquaces, l'ouvrage fournit aussi une série de clés de décodage, valables dès 4 ans environ. Il s'agit d'observer le trait de crayon, l'utilisation des couleurs ou de l'espace (*lire ci-dessous*). Et aussi de se demander: «Quelle place occupe l'enfant sur la feuille? Lorsqu'il représente la famille, quelle taille a-t-il par rapport aux parents et aux frères et sœurs, est-ce que les personnages se tiennent par la main?»

Inutile toutefois de tirer des conclusions sur la base d'une seule réalisation, il en faut au moins six, faites sur une même période. Les ruptures de style, comme par exemple le passage à des couleurs froides alors que jusque-là les tons étaient lumineux, sont aussi porteuses d'indices. Mais nul besoin non plus de partager ce qui a été décodé avec l'enfant. Celui-ci pourrait alors croire que l'adulte peut lire dans sa tête, et ne plus livrer par la suite que des dessins impersonnels.

Outre les esquisses spontanées, donner une consigne, comme demander de se représenter sous la pluie avec un parapluie, se révèle une mine de renseignements. Alors que l'un se croquera souriant et bien à l'abri, un autre se mettra en scène nu-tête, parapluie à terre, sans mains pour le saisir! «Cet enfant-là montre qu'il lui manque les outils pour faire face aux situations problématiques», observe la spécialiste.

Enfin, l'ouvrage insiste sur la bonne tenue du crayon, qui prépare à l'écriture. Un détail capital selon Graziella Pettinati, qui le constate au quotidien dans sa pratique au Québec: «Je passe régulièrement dans les classes pour enseigner cette prise en main. Les enseignants eux-mêmes ne savent plus tenir un crayon correctement, il leur est donc difficile de l'expliquer à leurs élèves.»



Dessine-moi un mouton Joe-Ann Benoit et Graziella Pettinati Ed. Dangles, 175 p.

Quelques clés pour décoder

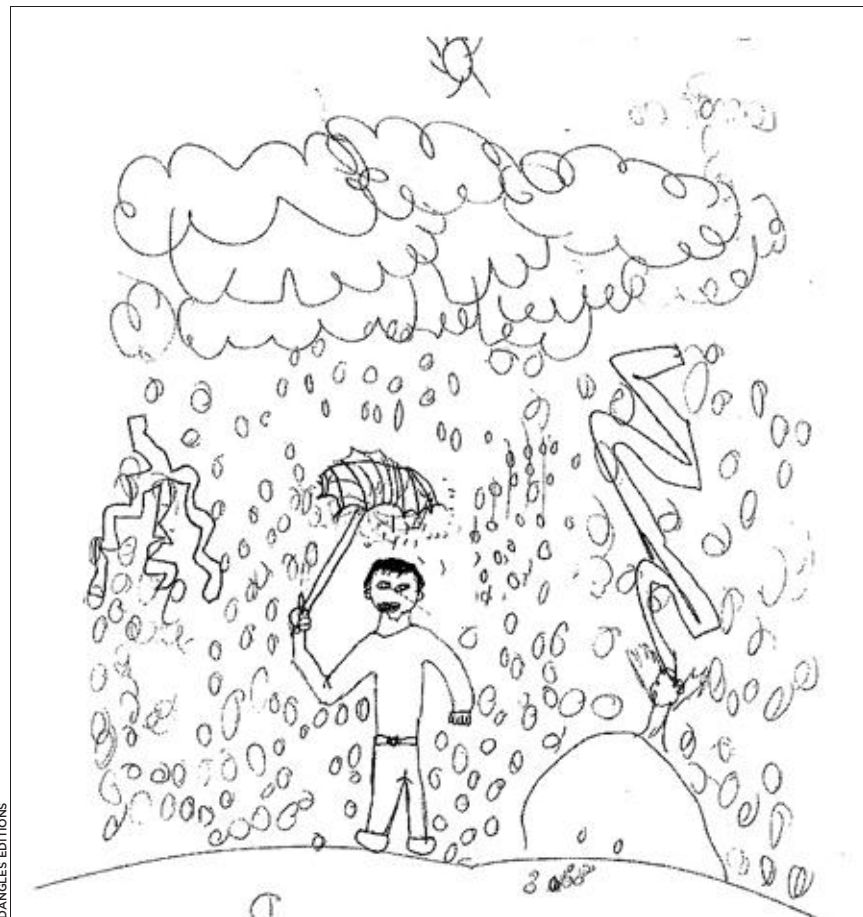
L'ouvrage offre une foule de clés de décryptage, en voici quelques-unes.

Le trait Ferme et direct, il indique une bonne affirmation de soi. Trop appuyé, il évoque un stress intérieur. Léger, il dénote réceptivité émotionnelle, sensibilité, empathie. Presque invisible, il met sur la piste d'une personne hypersensible ou timide. Hésitant, il peut révéler un manque de confiance en soi. L'utilisation de la règle est souvent appréciée des enfants qui manquent de sécurité, et les ratures répétitives révèlent les perfectionnistes.

Les ajouts Une barre en haut de page ne signifiant pas un ciel oriente vers l'anxiété ou l'inquiétude. Parfois elle est remplacée par des nuages. L'encadrement répété des dessins indique le besoin de limites.

L'utilisation de la feuille Un remplissage systématique du blanc avec de la couleur, des confettis ou de petits dessins répétitifs exprime un besoin de contrôle, tandis que l'emplacement du dessin sur la page, au centre ou dans un coin, s'il prend toute la place ou si fait tout petit, a aussi son importance.

Dessine-toi sous la pluie avec un parapluie



En haut, la fille de 9 ans s'est dépeinte souriante, bien protégée sous son parapluie, avec un arc-en-ciel et le soleil au-dessus des nuages. Tout va bien pour elle. En bas, le garçon de 8 ans s'est dessiné au milieu des éléments déchaînés, révélant un contexte négatif. Il est malgré tout à l'abri sous son parapluie un peu abîmé, et montre qu'il réussit à faire face.

Dessine ta famille



La fille du haut, 5 ans, s'est dessinée sans ses parents et sa sœur, avec de grands pieds qui vont vers l'avant. Elle s'affirme et est dans l'action. L'absence de mains dénote une difficulté dans les relations sociales. La fille du bas, 14 ans, vit dans une famille monoparentale. Avec un style plus personnel, elle montre que c'est la mère qui porte toute la tribu.

Lausanne et le Canton soutiennent trois éditeurs

Littérature

Des conventions d'édition ont été signées avec trois maisons vaudoises

L'Etat de Vaud et la Ville de Lausanne ont signé des conventions de trois ans avec trois maisons d'édition vaudoises, L'Age d'Homme, L'Aire et Plaisir de Lire. Le but est de les décharger de tâches administratives et de favoriser la création. L'opération pilote est «une première collaboration en matière de politique du livre», ont indiqué mardi les deux entités publiques. Les conventions couvrent une période de trois ans (2016-2018), avec une évaluation au bout de deux

ans et une possibilité de renouvellement en cas de satisfaction.

Les montants annuels suivants sont alloués: 50 000 francs à L'Age d'Homme, 40 000 francs aux Editions de L'Aire et 20 000 francs pour Plaisir de Lire. Les sommes ont été calculées en fonction des aides accordées jusqu'ici au coup par coup aux éditeurs et selon l'importance de leurs catalogues. D'autres éditeurs vaudois pourraient pourtant être mis au bénéfice de telles conventions dans le futur. Les autres éditeurs, sans convention, continueront à recevoir des aides ponctuelles suivant leurs demandes pour des publications.

Le choix «un peu subjectif» des

trois éditeurs a été proposé par les services respectifs de la Ville et du canton, a expliqué Nicolas Gyger, adjoint de la cheffe du Service des affaires culturelles du canton de Vaud. «Nous nous sommes un peu inspirés de ce qui se fait depuis quatre à cinq ans à Genève et qui marche très bien», précise le responsable. Les maisons vont nous soumettre un programme éditorial que nous validerons. Les livres sortiront les uns après les autres», relève Nicolas Gyger. Ces conventions représentent «une forme de sécurité pour les éditeurs qui pourront se consacrer à un travail de fond, destiné aux auteurs vaudois vivants actifs dans la création littéraire».

Interrogé par l'ATS, l'éditeur Bernard Campiche dit apprendre l'information par le coup de fil. «Je ne savais rien. Mais tant mieux, c'est bon pour le livre», réagit-il, en reconnaissant que la situation devient de plus en plus difficile pour les éditeurs. L'Urbigène refuse toute jalousie envers des confrères. Il se demande quand même si un éditeur qui a connu de très gros succès (L'Age d'Homme a coédité en 2012 le succès mondial *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* de Joël Dicker) doit être subventionné. Mais Bernard Campiche se veut optimiste: «Une telle action est positive pour le livre», lance-t-il avec force. **ATS/G.SD**

Repéré pour vous

Nicole Seiler, et de deux!



Cordua. **Gérald Cordonier**
* **Lausanne, Arsenic** Jusqu'au di 24 avril Rés.: 021 625 11 36
** **Renens, Espace D, Chêne 17** Ve 22 et sa 23 (21 h), di 24 (19 h 30) Rés.: reservation@espace-d.ch www.nicoleseiler.com

A 17 ans, Brassens savait déjà que la chanson était un art

Chanson

Parution de paroles inédites que l'auteur de «L'Auvergnat» commença à écrire à la fin de sa adolescence

Contrairement à Gainsbourg, qui considérait la chanson comme un art mineur, Georges Brassens - son aîné de sept ans - tenait en haute estime la profession de chanteur. Il la prenait au sérieux, cela depuis l'année 1942, lorsqu'il voulut protéger des textes qu'il avait commencé à écrire un lustre auparavant, en les faisant homologuer à la SACEM. Sans enthousiasme, la très parisienne Société des auteurs, compo-



Le tout jeune Brassens.

siteurs et éditeurs de musique n'accueillit le trop jeune Stéïos qu'en tant que parolier.

Son petit butin de poèmes destinés à être chantés se composait de cahiers d'écolier à feuilles quadrillées, où par une calligraphie en rondeurs déliées il se souciait déjà de la rime la plus riche. D'émauvants fac-similés de ces manuscrits punctués les chapitres d'un recueil qui rassemble 68 de ces poèmes que le futur patriarche rédigea à un âge rimbaldien - donc exagérément ambiteux. Ils ont pour titres *Qu'est-elle devenue?*, *Le bon Dieu est swing*, *Le ciel en avait assez*, *Oui et non*, et on en passe. Des vers qui ont encore la saveur de l'immatunité. Une

photo de Brassens, prise à ses 19 ans en 1940, le montre sans moustache, mais avec un regard où s'allument les oscillations d'un post-pubère qui mate les grâces féminines, avec une pudeur encore catholique qui s'étiolera. En 1952 tard, après s'être révélé en plus chez Patachou, à Montmartre, comme un chanteur immature, il se forgera peu à peu le personnage moins vulnérable du «grand Georges». De ces 68 chansons, il ne fera passer que quatre à la postérité: *Maman, Papa* (1944), *Le bricoleur* et *J'ai rendez-vous avec vous* (1947) sans oublier *Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics* (1949). Pour accompagner ce énième

recueil d'écrits de Brassens que Jean-Paul Liégeois publie pieusement depuis 2007, se joint un enregistrement où le comédien Yves Uzureau interprète six chansons. Le CD est offert en postface. La préface, elle, porte la signature de l'écrivain Gabriel Garcia Marquez, qui considérait Brassens comme «le meilleur poète français». **Gilbert Salem**

Premières chansons Georges Brassens **Cherche-Midi**, 210 p.



«Personne n'est plus important que les peintres, c'est pourquoi je voulais en être un»

Interview

Le Festival Visions du Réel décerne cette année son prix «Maître du Réel» au cinéaste anglais Peter Greenaway. Rencontre avec ce créateur de «peintures avec bande-son»

Dans son dernier film, *Que viva Eisenstein!*, Peter Greenaway imagine le fameux cinéaste russe déclinant l'offre de ses collègues d'aller filmer les inondations qui font rage au Mexique, pays où il s'est temporairement installé. «Le réel ne m'intéresse pas», rétorque-t-il. Et l'Anglais abonde, hier, depuis son hôtel nyonnais, au moment de recevoir le prix «Maître du Réel» de Visions du Réel. «Non. Dieu s'est déjà occupé de la chose, pourquoi devrais-je essayer de le copier?» poursuit le Britannique, en maître, surtout, de la repartie ironique.

Le Festival se serait-il trompé de récipiendaire? Certainement pas, puisque le cinéma de Peter Greenaway, 74 ans, a développé en quarante ans un vocabulaire parmi les plus originaux du septième art, un lexique et une grammaire propres à servir tous les réalisateurs, fussent-ils les plus documentaires. «Le cinéma est un langage! martèle-t-il. Les Français l'ont dit depuis longtemps: il n'y a plus de contenu ou alors c'est le langage lui-même. J'aime cette idée et mon cinéma en est très conscient: quand vous regardez un de mes films, vous regardez un film et vous ne faites rien d'autre.»

Cet acharnement à défendre le langage cinématographique surprend pourtant de la part de celui qui en prophétise volontiers la fin. «Le cinéma se meurt, et vite. Ou alors il n'est qu'à l'état embryonnaire, 120 ans après ses débuts, puisque les gens en sont toujours à se demander ce qu'il est... D'ailleurs, sous ce terme, on ne trouve souvent que de l'illustration de texte et encore, basée sur la littérature du XIXe et même pas du XXe. Ôù sont les Perec, les Borges? Ôù sont les auteurs contemporains? Je ne vois que du Jane Austen, du Zola et du Dickens...»

Le grand modèle esthétique de l'auteur de *Meurtre dans un jardin anglais* demeure celui de la peinture, discipline qu'il avait d'abord élue avant de bifurquer vers le cinéma. «Personne n'est plus important que les peintres, c'est pourquoi je voulais en être un. Ils dessinent le monde humain. Comme le disait Giacometti: il y a peu de chances que votre grand-mère connaisse Picasso mais Picasso sait tout de votre grand-mère! Mais la plupart des réalisateurs ne savent rien de la peinture. Ils sont illettrés en la matière, inconscients de 8000 ans de production visuelle. C'est une tragédie. De mon côté, je réalise peut-être des peintures avec bande-son.»

Car le son, principalement la musique, a toujours été une dimension importante de ses créations, marquées par «trois gé-

nérations de compositeurs minimalistes», que ce soit Michael Nyman, John Cage ou Philip Glass. «Vous pouvez en faire sans musique et certains l'ont fait. Mais c'est toujours une sorte d'appauvrissement, car l'excitation de son alliance avec les images est toujours très profonde. Et tout le monde semble d'accord, à voir la floraison des vidéos pop!»

Même s'il va sortir, au livre, sa propre version des *1001 nuits* - «pas celles des princesses, mais plutôt celles des taximen new-yorkais» -, le cinéaste se méfie comme de la peste de la narration quand elle prétend régir un film. «J'aime la littérature, mais, en matière de films, je suis antinarratif. C'est une perte de temps et ce n'est pas l'affaire du cinéma qui se préoccupe d'images. Vous voulez être romancier? OK, mais restez loin du cinéma où tous les scénaristes devraient être flingués.» Ne lui parlez pas non plus des philosophes, ils ne rivalisent pas avec ses chers peintres. «Michel Foucault a écrit *Les mots et les choses*, mais il emprunte toutes ses notions à Picasso et aux postimpressionnistes. Il a juste mis en mots ce

qu'ils avaient peint bien avant lui.» Les sculpteurs peuvent parfois trouver grâce à ses yeux, lui qui prépare un film sur Brancusi.

Cet intransigeant a eu beaucoup de chance dans le monde impitoyable des producteurs. «Jeune, j'ai présenté mes courts métrages au Festival de Rotterdam, où j'ai rencontré Kees Kasander, enthousiasmé par mes films, et qui m'a dit: tant que tu ne me demandes pas de filmer Elizabeth Taylor en train de se faire baiser par vingt cochons sur un porte-avions américain, je m'occuperai de ta carrière. Et il s'en occupe toujours! Encore motivé par son obsession de peintre sonore, ce grand baroque ne rend pas les armes et poursuit son œuvre. «Même si les gens ne savent plus ce qu'est le cinéma muet et que 95% d'entre eux ne voient plus les films dans les salles... à part en festival!» **Boris Senff**

Nyon, Visions du Réel, divers lieux Jusqu'au sa 23 avril
Rens.: 022 365 44 55
www.visionsdureel.ch



Peter Greenaway, le maestro baroque de l'année pour Visions du Réel. corbis

A l'affiche

Rétrospective à la Cinémathèque

Jusqu'à la fin du mois, tous les films de fiction de Peter Greenaway sont à voir ou à revoir à la Cinémathèque suisse de Lausanne, de The Falls (1980) à *Que viva Eisenstein!* (2015). Sélection de trois incontournables dans sa filmographie.

Programme complet: www.cinemaatheeque.ch

«Meurtre dans un jardin anglais»

Son premier succès, en 1982. Des perspectives de dessin piégé. Une énigme presque insoluble, mais qui «donne l'envie de revoir le film». Chef-d'œuvre. **Cinémaographie, je 28 (15 h). V.o. s.-t.**

«La ronde de nuit»

L'Anglais d'Amsterdam donne sa version du biopic (2007) et s'empare de la figure de Rembrandt. Théâtre en clair-obscur. **Cinémaographie, je 28 (21 h). V.o. s.-t.**

«Zoo»

Le plus fou de ses films, celui dont il révérait de faire un remake, avec plus de moyens. La notion du double, du monde comme arche et une palette de lumières déclinées en alphabet. Délicant. **Cinémaographie, di 24 (18 h 30). V.o. s.-t.**

En deux mots

Des Suisses à Cannes

Cinéma Le film d'animation *Mavie de courgette*, du Valaisan Claude Barras, a été retenu pour la section Quinzaine des réalisateurs lors du 69e Festival de Cannes. En outre, la section Cinéfondation présentera le film d'animation *Par mauvais temps*, de Remo Scherrer, œuvre de fin d'études de la Haute Ecole spécialisée de Lucerne. **G.SD**

Le Salon du livre essaime

Edition Avec le livre romantique au Château de Chillan (3 et 4 juin), la littérature passe à la Médiathèque de Sion (23 et 24 septembre) et le polar à l'Espace Arlaud à Lausanne (18 et 19 novembre). Le Salon du livre de Genève étend ses tentacules en conquérant au nom du bonheur de lire et d'inviter à lire. **24**

